

LE COLONEL FABIEN ÉTAIT MON PÈRE...

Conférence de Madame Monique GEORGES
Longtemps professeur d'histoire au
Collège du Hamelet à Louviers
Samedi 12 décembre 2009

La famille GEORGES : une famille de résistants pendant l'occupation

Introduction :

présentation de la famille pour comprendre ses motivations

- Origine géographique : Félix, rochefortais d'origine, venu très jeune à Paris, habite dans des banlieues « rouges » (Bagnolet, Villeneuve le Roi) mais surtout dans le XIXe arrondissement, à Belleville, quartier populaire où se mêlent aux ouvriers et artisans français de nombreux immigrés venus d'Europe centrale, juifs pour la plupart. Les enfants de la famille (Daniel, Denise, Pierre et Jacques) pratiquent très tôt la solidarité avec ces sans-papiers traqués par la police dans les années 30.

- Sur le plan sociologique, il s'agit d'une famille ouvrière. Félix est ouvrier boulanger – Daniel, le fils aîné est ouvrier photographe dans l'imprimerie – Pierre commence par être apprenti boulanger puis ouvrier aux Chantiers de la Haute-Seine à Villeneuve le Roi, enfin ajusteur dans l'aviation dans une filiale de Matra à la Courneuve – Andrée, sa femme est sténodactylo. Aucun n'a fait d'études, tous ont travaillé après leur Certificat d'études.

La famille a toujours connu des conditions de vie difficiles : logements sans confort, voire insalubres, maladies mal soignées : Blanche, la mère, meurt dès 1928 de la tuberculose.

- Sur le plan idéologique, c'est une famille communiste, militante. Elle participe activement aux grands événements politiques de l'époque : manifestations et grèves au moment du Front populaire ; engagement dans les Brigades internationales en Espagne pour Pierre et Daniel ; hostilité à la politique extérieure menée par les gouvernements français et anglais qui, après avoir refusé le projet de sécurité collective proposé par Moscou dès 1933, refusent d'aider la République espagnole en 1936 mais cèdent aux exigences de Hitler à Munich en 1938, abandonnant leur allié tchèque.

C'est donc une famille antifasciste et pro-soviétique, animée par l'idéal communiste d'une société plus juste et fraternelle : il lui sera impossible d'accepter l'occupation nazie et l'idéologie raciste et inégalitaire qu'elle véhicule. Un événement eut des conséquences déterminantes sur l'engagement des jeunes de la famille.

Le pacte germano-soviétique (22 août 1939) permet à Hitler d'envahir la Pologne (1^{er} septembre). Le 3 septembre, le gouvernement Daladier déclare la guerre à l'Allemagne, avec l'appui des députés communistes qui ont voté les crédits militaires.

On aurait pu penser que la priorité du gouvernement français allait être de voler au secours de son allié polonais, de passer à l'offensive, or il n'en est rien, les soldats mobilisés (dont Daniel Georges) sont laissés inactifs sur la ligne Maginot : c'est la « drôle de guerre ».

Par contre, le gouvernement Daladier entreprend avec énergie la chasse aux communistes : le 26 septembre, le P.C. est interdit, les arrestations de militants se multiplient. Les chiffres oscillent entre 4 300 et 5 500 arrestations (les historiens ne s'étant guère intéressés au sujet). La répression est menée par le ministre de la Justice, le socialiste Albert Sérol.

Le 2 décembre 1939, quatre jeunes de la famille sont arrêtés : Jacques pour détention de tracts, Pierre, Andrée et Raymonde (le femme de Daniel) sans motif officiel. Ils ont vingt ans et vont subir un emprisonnement sans jugement jusqu'en mai 1940 puis, quand les Allemands progresseront vers Paris, ils seront transférés pour un internement administratif dans divers camps au Sud de la Loire.

Pour les membres de la famille, au refus du nazisme, s'ajoute la révolte contre la politique du gouvernement français qui emprisonne des Français mais ne fait rien contre l'ennemi à qui il a déclaré la guerre et, finalement, conduit le pays au désastre de 40. Ce sentiment de trahison fera qu'augmenter avec l'arrivée au pouvoir de Pétain et sa politique de collaboration avec l'occupant nazi.



La famille Georges à Bagnolet en 1924. Félix et Blanche derrière leurs enfants : Daniel 14 ans, Jacques 4 ans, Pierre 5 ans et Denise 13 ans

Cette famille, contrairement à une grande partie des Français, ne fit pas confiance au vieux maréchal pour les protéger, elle n'eut pas besoin non plus d'entendre une voix venue d'Angleterre pour savoir ce qu'elle devait faire.

La famille dans la Résistance

1.- Pierre et Andrée.

À 19 ans, Pierre revient gravement blessé de la guerre d'Espagne en mars 1938. Revenu en France, il épouse Andrée en juillet 1939. Le 2 décembre 1939, comme elle, il est arrêté en temps que militant communiste, emprisonné cinq mois à la Santé puis interné dans un camp malgré une ordonnance de non-lieu.

En juin 1940, il s'évade et, pendant un an, milite dans la clandestinité en zone sud. Rentré à Paris en juin 1941, il apprend l'invasion de l'U.R.S.S. par Hitler. Il est de ceux qui pensent qu'il faut développer la lutte armée contre l'occupant et se propose pour être celui qui donnera le signal de son déclenchement : le 21 août 1941, il abat un officier allemand sur un quai de la station de métro Barbès-Rochechouart. Jusqu'au printemps 1942, il va multiplier les sabotages à Paris avec d'autres jeunes communistes français ou étrangers (les « bataillons de la jeunesse »). Cette première génération de jeunes résistants fut décimée par une répression féroce menée par la police de Vichy. En avril 1942, la direction des Francs-Tireurs et

Partisans (F.T.P.) l'envoie dans l'Est où, pendant six mois, il va animer un groupe de F.T.P. dans le Doubs, organisant de nombreux sabotages dans le but de démoraliser l'occupant et de ralentir le pillage des ressources qui transitaient par la « trouée de Belfort ». Andrée est son agent de liaison.



Pierre et Andrée pendant leur voyage de noces en 1939 *Le colonel Fabien en 1944*

En octobre 1942, le groupe, dénoncé par un paysan, est pris par surprise sous le feu des gendarmes. Pierre, gravement blessé à la tête, réussit à s'échapper. Il rentre à Paris avec Andrée mais ils sont arrêtés par la police un mois plus tard.

Emprisonnés à Paris puis à Dijon, ils sont transférés au Fort de Romainville en mars 1943. Pierre s'en évade le 1^{er} juin ; fin juillet, Andrée est déportée à Ravensbrück.

Le comité militaire national des F.T.P. le nomme responsable militaire pour les sept départements du nord-est. Pendant six mois, il coordonne les sabotages dans cette région frontalière où passent la plupart des convois de marchandises et des troupes à destination de l'Allemagne.

Début 1944, il est envoyé dans le Centre, en Bretagne, dans le Nord et enfin, en juillet, il est nommé responsable du secteur sud de la région parisienne en prévision des combats de la libération de Paris. Il participe à cette Libération sous le nom de « colonel Fabien » et s'illustre dans la prise du Luxembourg. Contrairement à de Gaulle qui estime que les résistants de l'intérieur n'ont plus de rôle à jouer, il considère que l'armée française, ayant failli en 1940, doit être réorganisée sur de nouvelles bases, plus populaires. Avec tous les volontaires qui le rejoignent, il forme le 1^{er} régiment de Paris (qui atteint rapidement les 3 000 hommes). Il combat un temps avec les Américains avant d'être intégré à la 1^{ère} Armée française par le général de Lattre.



Celui-ci leur confie une mission difficile dans la poche de Colmar. C'est dans un petit village alsacien que Fabien meurt, ainsi que quatre membres de son État-major, le 27 décembre 1944 dans l'explosion d'une mine anti-char. Il allait avoir 26 ans. Andrée, portée dans l'espoir de retrouver son mari et sa fille, résista à l'abomination de la vie des camps, Ravensbrück puis Mathausen, et revint fin avril 1945, âgée de 26 ans.

2.- Félix, Guillaume et Denise

Après la mort de Blanche, Félix éleva seul ses quatre enfants, tout en travaillant comme ouvrier boulanger et en militant au Syndicat de la boulangerie (C.G.T.U.) dont il deviendra un des responsables. Il adhère au P.C.F. en 1930. En avril 1942, il est arrêté par la police de Vichy « pour complicité de menées terroristes » en tant que « père du terroriste Georges Pierre ».

Guillaume Scordia, le mari de sa fille Denise, est arrêté le même jour pour « soupçonné d'être en relation avec Georges Pierre actuellement en fuite ». Ils sont internés au Fort de Romainville.

Tous deux seront victimes de l'ordonnance du 10 juillet 1942 prise par le général Karl Oberg chef de la S.S. et de la Gestapo pour la France.

Cette ordonnance avait pour but de décourager les auteurs d'attentats et de sabotages en faisant planer une terrible menace sur leur famille. On y lisait notamment que « tous les proches parents masculins à partir de 18 ans seront fusillés ».

Félix et Guillaume furent désignés comme otages par les autorités allemandes et fusillés le 11 août 1942 au Mont Valérien. Denise qui avait été arrêtée au même temps qu'eux fut internée au Fort de Romainville. Elle ne sera libérée qu'à la Libération de Paris. Elle choisit de s'engager dans l'armée où elle fut affectée à des tâches administratives jusqu'à la fin de la guerre.

3.- Raymonde

Elle avait épousé Daniel quelques mois avant la déclaration de guerre et la mobilisation de son mari.

Militante communiste, elle est arrêtée le 2 décembre 1939 et internée, comme Andrée, dans la prison de la Petite-Roquette à Paris. Elle y reste jusqu'en 1940 puis, à l'arrivée des Allemands, elle est transférée dans le camp de Saint-Germain les Belles en Haute-Vienne.

L'histoire de ces camps d'internement français a été occultée. Il y en eut pourtant environ 200, dans lesquels environ 600 000 personnes ont été enfermées entre 1938 et 1946. Créés au départ par Daladier pour y entasser les réfugiés républicains espagnols jugés « indésirables »,

ils reçurent ensuite, par vagues, les militants communistes évacués des prisons, de nombreux juifs étrangers antifascistes réfugiés en France (allemands, autrichiens, tchèques) ; puis le régime de Vichy prit la relève, y envoyant des résistants arrêtés par la police, des juifs français.

Beaucoup de ces internés sont morts de froid ou de faim, d'autres ont été livrés aux nazis et fusillés comme otages ou déportés. Ces camps ont disparu discrètement après la guerre, il ne reste que quelques baraques délabrées à Rivesaltes. Denis Peschanski qui a écrit récemment un livre sur ce sujet parle d'un « processus de destruction mémorielle ». Il ne fallait surtout pas laisser dans la mémoire collective l'image de ces camps créés et administrés par des Français.

Raymonde fut jugée à Périgueux en novembre 1940 par un tribunal militaire français et condamnée à un an de prison.

À l'automne 1941, à sa sortie de prison, elle rejoint les premiers groupes de lutte armée à Paris dont son beau-frère Pierre est un des organisateurs. En juin 1942, alors que les Bataillons de la jeunesse ont été démantelés, elle entre dans un maquis F.T.P. dans l'Yonne, mais elle est arrêtée au cours de l'été.

Emprisonnée au Fort de Romainville, elle le quitte le 24 janvier 1943 dans un convoi de 231 femmes qui est dirigé vers Auschwitz. Pendant trois mois, elle vit dans l'enfer de ce camp où sévit une épidémie de typhus. Elle en meurt le 9 mai 1943. Elle avait 26 ans.

4.- Daniel

Il est l'ainé des enfants, celui qui a entraîné toute la famille dans l'adhésion au P.C.F. À 25 ans, il s'engage dans les Brigades internationales. Il revient d'Espagne avec un tympan déchiré par l'explosion d'une bombe. Mobilisé en 1939, il participe aux combats du printemps 1940 et, comme beaucoup, il est fait prisonnier et emmené dans un commando en Prusse orientale.

En novembre 1940, il s'évade et rejoint la Lituanie, occupée par les Soviétiques. Arrêté, il retrouve dans la prison de Kaunas une centaine d'autres évadés français. En janvier 1941, ils sont transférés dans une prison de Moscou malgré leurs protestations : pourquoi sont-ils emprisonnés ? officiellement, pour passage illégal de la frontière et suspicion d'espionnage, officieusement, l'U.R.S.S. (qui n'est pas en guerre) ne veut pas créer d'incident diplomatique avec l'Allemagne.

Mars 1941, nouveau lieu de détention, un ancien monastère dans une forêt à 200 kilomètres au sud de Moscou. Ils y sont rejoints par de nouveaux évadés parmi lesquels les futurs généraux Billotte et de Boissieu qui prennent en main l'organisation du camp.

En juillet, l'U.R.S.S. est en guerre, Moscou menacé est évacué. Les prisonniers le sont vers un camp improvisé, 450 kilomètres au nord de la capitale. Ils continuent leurs démarches pour être libérés afin d'aller se battre et obtiennent enfin satisfaction : ceux qui veulent rejoindre de Gaulle sont embarqués à Arkhangelsk à destination de l'Angleterre. Les évadés communistes, dont Daniel, se mettent au service du Komintern (l'Internationale communiste) mais, fin octobre, la bataille fait rage à Moscou encerclé par la Wehrmacht et tout le personnel du Komintern est évacué à Oufa, sur les pentes de l'Oural à 1200 kilomètres de Moscou.

Un mois plus tard, revenu à Moscou, Daniel accepte la proposition de Dimitrov de rentrer en France pour participer à la lutte. Début décembre 1941, plus d'un an après son évasion, il arrive à Arkhangelsk avec deux camarades français.

Il leur faudra deux mois pour atteindre l'Écosse ! Les sous-marins allemands patrouillant le long des côtes norvégiennes, les transports se font en contournant l'Islande, avec des cargos groupés et escortés par des navires de guerre ; or le petit cargo sur lequel ils ont embarqué ... a une avarie, doit quitter le convoi protégé, dérive vers le nord et finit bloqué par la glace ! Au bout de quelques jours, un brise-glace soviétique vient les tirer d'affaire et les ramène... à

Mourmansk. Ils repartent début janvier dans un nouveau convoi et, début février, arrivent en Écosse où ils sont pris en charge par des agents de l'Intelligence service. Ils font leur apprentissage de parachutistes et, dans la nuit du 3 au 4 mars 1942, ils sont parachutés dans le Languedoc. Daniel entre au comité directeur du « Front national pour l'indépendance et la liberté », organisation communiste ouverte à tous ceux qui veulent se battre et qui agit en liaison avec les « Mouvements Unis de Résistance » (M.U.R.) de la zone sud. Daniel vivra la libération à Marseille.

5.- Jacques

C'est le benjamin qui a un an de moins que Pierre.

En 1936, il a 16 ans et est apprenti typographe, il va chanter le soir avec sa chorale dans les usines occupées pour manifester sa solidarité avec les grévistes. Pendant la guerre d'Espagne, il participe avec les jeunes communistes de Belleville aux collectes d'argent et de boîtes de lait condensé pour envoyer aux enfants espagnols.

Après l'interdiction du P.C., il continue les distributions de tracts, ce qui lui vaut d'être arrêté le 2 décembre 1939 et de passer six mois à l'isolement complet à la Santé .

En juin 1940, il fait partie d'un convoi de prisonniers politiques transférés vers le sud, encadrés par des tirailleurs sénégalais et des Gardes mobiles, mitraillés par les avions de chasse nazis sur les routes de l'exode et ils finissent par arriver au camp de Gurs. Jacques en garde le souvenir de la saleté, de la vermine, de la faim.

En novembre 1940, traduit devant le même tribunal militaire que Raymonde il est condamné à 18 mois prison puis après sa libération, assigné à résidence à Rochefort chez sa grand-mère car il a vingt ans et donc considéré comme mineur à cette époque .

En janvier 1944, il s'engage dans les F.T.P. dans le Cher puis dans un maquis de la Creuse. Il participe à la libération de Vierzon puis de Bourges avant de rejoindre en Lorraine son frère qui n'est autre que le colonel Fabien dont il a entendu parler ... Après la mort de son frère, il participera au passage du Rhin, à la campagne d'Allemagne et restera dans les troupes d'occupation jusqu'en novembre 1945 puis il reprendra la vie civile.

Conclusion

Ma famille illustre cette Résistance intérieure, précoce, populaire, dont on parle si peu. Pourquoi ?

- Ces résistants étaient, pour la plupart, des gens simples n'ayant pas fait d'études et peu portés à écrire des Mémoires. Ils estimaient n'avoir fait que ce qu'ils devaient faire pour conserver leur dignité. Après la guerre, ils étaient la mauvaise conscience d'une France restée passive et qui ne voulait pas les entendre.

- La résistance communiste, très populaire au moment de la Libération a été refoulée dans la mémoire collective avec l'entrée dans la « guerre froide » à la fin des années 40 : le communiste redevenait l'ennemi intérieur.



Le PC du colonel Fabien se trouvait rue de l'Abbé de l'Épée, dans le V^e arrondissement



Le livre écrit par Monique Georges

- La résistance gaulliste fut une autre forme de la Résistance française, très différente par ses moyens d'action (fourniture de renseignements militaires aux alliés anglo-américains, organisation des Forces Françaises Libres (F.F.L.) sous la direction de ces mêmes alliés et par sa composante sociale (cadres civils et militaires issus de la bourgeoisie) ainsi que par ses objectifs politiques. Afin de maintenir le pouvoir politique aux mains de la classe dirigeante traditionnelle une fois la paix revenue, de Gaulle s'efforça d'unifier les différents courants de la Résistance pour les placer sous son autorité et finalement, avec le soutien des alliés, il se présenta comme le symbole de la Résistance, inaugurant une nouvelle légende de notre identité nationale, celle d'une France « éternelle » majoritairement résistante, refoulant de la mémoire collective la responsabilité des hommes de Vichy dont beaucoup se retrouvèrent dans les gouvernements et l'administration des IV^e et V^e République (même un Papon !). Les résistants issus des catégories populaires sombrèrent dans l'oubli de la mémoire officielle.

Monique Georges